

elle s'endormait, dodelinant de la tête, et tout le monde se moquait d'elle !

Que faire ? Demander à quelqu'un de lui écrire une lettre à l'intention de ses parents ? Qu'est-ce que cela changerait à son sort ? Mano et Régina étaient déjà si malheureux ! Pourquoi les inquiéter davantage ? Non, il fallait tenir bon. Peut-être qu'à force de douceur et d'obéissance, elle finirait par désarmer madame Zéphyr.

Le tap-tap entra dans Léogane. Mais que se passait-il ? Un cordon de police était établi aux abords de l'église Sainte-Rose, contenant une foule d'hommes aux visages creusés par la misère. Et le contraste était grand entre ces sbires en uniforme kaki, les yeux abrités d'énormes lunettes noires, pointant leurs fusils ou leurs mitraillettes, et ces pauvres hères, vêtus de haillons. Un voisin expliqua à Rose-Aimée ce spectacle peu commun. C'étaient les paysans de

toute la plaine des Gonaïves qui venaient chercher du travail, car, la veille, le gouvernement avait publié son contrat : « Le Conseil d'État du sucre sollicite du gouvernement haïtien pour la récolte sucrière 1985-1986, par lettre adressée à l'ambassade d'Haïti à Santo Domingo, l'embauche de quinze mille ouvriers agricoles pour les besoins des usines sucrières de l'État dominicain... »

Cela rappela à Rose-Aimée son frère Romain, disparu quelques années plus tôt dans l'enfer de la canne à sucre ! Elle regarda, le cœur serré, tous ces miséreux obligés de quitter leur pays natal pour connaître la dure loi de l'étranger. Le voisin poursuivit ses explications :

– Tu sais, ils ne seront pas tous embauchés. Ceux qui ne pourront pas graisser la patte aux policiers seront renvoyés. Ah, la misère n'est pas douce !